

NUTRITION

Du pamplemousse pour assouplir les artères



© FOTOLIA

De bonnes molécules cachées dans ce fruit ?

Véronique Habauzit (☛) et l'équipe de l'Unité de nutrition humaine, dirigée par Christine Morand (☛), ont étudié les effets des microconstituants majeurs du pamplemousse sur 48 femmes ménopausées. Après une cure de 6 mois de 340 millilitres quotidiens de jus de pamplemousse ou d'une boisson similaire, mais sans microconstituants, ces femmes ont subi différents

tests vasculaires. La vitesse de propagation de l'onde de pouls s'est révélée statistiquement plus faible chez celles qui ont bu du jus de pamplemousse, indiquant une rigidité artérielle moindre. Les flavanones, polyphénols connus des agrumes, seules ou en association avec d'autres molécules présentes dans ce fruit, contribueraient donc à prévenir la rigidité artérielle. Mais avant d'en recommander fortement la consommation, il faudra s'affranchir de l'effet potentiellement négatif d'autres bioactifs présents. **A. H.**

- ☛ Véronique Habauzit : unité 1107 (ex-766), Inserm - Université d'Auvergne, Neuro-Dot, et CIC 1405 (ex-501) Inserm/CHU Clermont-Ferrand
- ☛ Christine Morand : UMR 1019 Inra/Université d'Auvergne
- ▣ Habauzit et al. *American Journal of Clinical Nutrition*, 27 mai 2015

Maladies neurodégénératives

Améliorer le consentement aux essais cliniques

Dans quelle mesure les patients atteints de la maladie de Huntington peuvent-ils donner leur consentement éclairé avant de participer à un essai clinique ? Laurent Cleret de Langavant (☛) et ses collaborateurs du Centre de référence de la maladie de Huntington se sont penchés sur cette question en s'intéressant à 46 malades inclus dans un protocole de greffe neuronale et à 26 de leurs proches. Si les participants sont capables de fournir un consentement éclairé valide au début de l'étude malgré leurs troubles et la complexité de la recherche proposée, leurs facultés de compréhension du protocole peuvent cependant décliner avec le temps. Les chercheurs émettent ainsi plusieurs recommandations pour les futurs essais complexes dans des maladies neurodégénératives. Parmi elles : évaluer la compréhension des patients via un questionnaire initial, identifier une personne de confiance qui sera apte à assister le malade, ou encore réévaluer la stabilité de son libre choix pendant et après l'étude. Ces instructions s'inscrivent dans un contexte où les essais cliniques innovants sont de plus en plus courants. **T. G.**

- ☛ Laurent Cleret de Langavant : unité 955 Inserm - Université Paris-Est-Créteil-Val-de-Marne, Institut Mondor de recherche biomédicale, équipe Neuropsychologie interventionnelle
- ▣ L. Cleret de Langavant et al. *PLoS One*, 26 mai 2015 (en ligne) doi : 10.1371/journal.pone.0128209



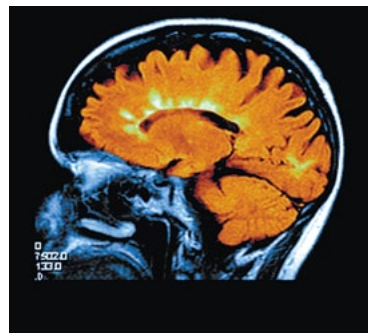
© IAN BODDY/SP/LPHANIE

Trouble du déficit de l'attention/hyperactivité

Le statut socio-économique est-il prédictif ?

Quels sont les facteurs de risque prédictifs de l'hyperactivité chez les enfants de 3 ans ? Pour répondre à cette question, Stéphanie Foulon (☛) de l'unité Inserm 669 et ses collègues se sont intéressés aux données de l'étude EDEN, menée sur des femmes enceintes suivies dans les maternités de Poitiers et Nancy entre 2003 et 2006, et notamment à celles de 1 311 couples mère-enfant. Ils ont principalement identifié deux types de séquences développementales impliquant le statut socio-économique (SSE) : un SSE faible est associé à plus de symptômes maternels d'anxiété-dépression au cours de la grossesse, suivis de plus de troubles de l'interaction mère-bébé et plus de symptômes d'hyperactivité chez l'enfant à 3 ans. À l'inverse, un SSE plus élevé est associé à un allaitement plus long et à moins de symptômes d'hyperactivité à 3 ans. Cette étude identifie ainsi des cibles sur lesquelles agir pour prévenir en amont l'apparition de ce trouble chez le jeune enfant. **A. H.**

- ☛ Stéphanie Foulon : unité 669 Inserm/Université Paris-Descartes, Université Paris-Sud, Trouble du comportement alimentaire de l'adolescent
- ▣ S. Foulon et al. *PLoS One*, 4 mai 2015 ; 10 (5) : e0125996, doi : 10.1371/journal.pone.0125996



Lesions dues à la SEP visibles en vert au centre (IRM, coupe sagittale d'un cerveau)

© SCIENCE SOURCE/PHANIE

Sclérose en plaques L'incidence en Bretagne suit-elle la règle ?

La sclérose en plaques (SEP) est connue pour être plus fréquente sous de hautes latitudes mais une étude menée par Jacqueline Yaouanq (☛) et des collègues du CHU de Rennes montrent que d'autres facteurs sont impliqués. Ces chercheurs ont, en effet, recensé les

310 patients ayant déclenché un premier symptôme évocateur de SEP sur l'ensemble de la Bretagne en 2000 ou 2001. Après dix ans de suivi, le diagnostic de SEP a été retenu chez 249 patients de cette cohorte, indiquant rétrospectivement un taux d'incidence en 2000-2001 de 4,28 sur 100 000 habitants, similaire au taux moyen européen à la même période. La comparaison à différentes données françaises, comme celles de la Lorraine, située à la même latitude que la Bretagne, suggère d'autres facteurs de risque que cette situation géographique. Par ailleurs, la proportion de femmes (3 contre 1 homme) confirme une différence croissante entre les sexes. **A. H.**

- ☛ Jacqueline Yaouanq : CIC 0203 Inserm/CHU de Rennes, Service de santé publique et d'épidémiologie
- ▣ J. Yaouanq et al. *Acta Neurologica Scandinavica*, mai 2015 ; 131 (5) : 321-8